

Le Patriote Canadien.



1833.

Laissons faire le Temps!!

Les Républicains de France aux Républiques de tous les pays.

AIR. Il est un Dieu, devant lui je m'incline.
FIERS CRISTAINS, espoir de la Patrie,
Vous qui visitez australe l'Univers,
Aimez-nous, en la Liberté vous etez
L'impassible enfant des mers;
Le temps vous prête un appui invincible,
Il vous servira, il recouvrera vos murs,
Jusqu'au grand jour de votre popularité.

Laissons faire le temps. [sic]

Des patriotes la famille sanglante
Cruel sous des fers étouffer notre espoir,
Mais du volcan la violence féminante
Les avertit que le feu tue en écrasant.
La main du temps révèche le croire
Qui doit vomir la mort sur les tyrans,
Pour opposer le ironner au fourrure
Laissons faire le temps.

Nous étions dix quand un meunier monarque
Des soldats se déclara l'appui,
Nous étions cent au convoi de Lamarque,
Nous nous compions par millions aujourd'hui,
Pour démasquer les lâches et les trahis,
Ne formons pas de projets imprudent...
Encore un an... et nous serons les maîtres.
Laissons faire le temps.

Chaque matin voit refroidir le zèle
Des défenseurs d'un despotisme odieux,
Chaque soleil décore une parcellle
Du soleil épais qui leur cache les yeux.
Ceux qu'il effraya le bonnet de Phrygus,
Sur nos ames chargés de leurs encens,
Sancifieront leur idole fétiche.
Laissons faire le temps.

Laissons le temps échanter l'Église,
Il croira sous le plus futile effort,
Bercer les rues dans un repos factice,
Ils passeront du sommeil à la mort...
Coulons sans bruit la table préteuse,
Qui doit percer la veine des tyrans,
Jusqu'au grand jour de la toison populaire.
Laissons faire le temps.

La Liberté, fille du temps, obtint tout de son père. Il faut sauver et attendre une épouse plus heureuse; mais sans jamais perdre de vue cette devise qui doit être la loi : " Aide-toi, le Ciel t'aidera."

Il est du devoir de tout citoyen d'assurer le cours des événements et d'agir avec eux justement quand il le faudra; car de savoir s'y prendre en tems opportun dépend le succès des entreprises les plus épineuses.

LES DEUX MOINEAUX

FABLE.

Vers la fin du printemps, saison des amoureuses,
Saison riche pour les pôles,
Mais bien pauvre pour les oiseaux,
Aux champs habitent deux momenous.
Biensûr, n'ayant plus de quoi vivre,
Au désespoir le plus plein se l've;
L'autre lui dit : " Je vais au loin
Pour voir à ce pressant besoin ;
Sans doute le ciel aura soin
Que des grains ou des fruits tombent en ma puissance.
Je les cueille et viens sans retard.
T'apporter la meilleure part.
En attendant, prends patience ;
Adieu ! " — Disant ces mots, il part.
Longtemps il vole en vain ; rien ne s'offre à sa vue ;
Sur le sur, cependant, il trouve un cerise :
Or, les fruits étaient mûrs, il mange à plein gosse ;
Il mange, le glouton, jusqu'à la nuit venue,
Et s'endort jusqu'au lendemain,
Lissant l'autre mourir de faim.
Tel, issu des rangs populaires,
Au pain des grandes œuvres,
Qui laisse dans l'oubli le nid qui le berça,
Et dans leur infertile abandonne ses trêves !

MÉLANGES.

L'ANNEAU DE MARIAGE.

HISTORIQUE.

" Suwloiska, ouvre cette fenêtre ; je veux mourir au bruit des cloches."

Suwloiska ne se sentit pas le courage d'obéir. Pensive, elle regardait sa mère.

" Ma fille, c'est dimanche aujourd'hui. L'heure de la prière est venue. Aide ta vieille mère à se prosterner devant le bon Dieu."

Elle, fille pieuse, la jeune femme polonoise fit agenouiller sa mère.

" Suwloiska, je t'en conjure, ma fille, ouvre cette fenêtre, afin que les chants d'église se viennent jusqu'à moi."

Elle ouvrit la fenêtre qui regarde la place où est l'église, puis elle revint s'asseoir aux pieds de sa mère silencieuse.

" Suwloiska, je n'entends pas le bruit des cloches.—Ecoutez ! —C'est le canon.—

— Oui, ma mère, ce sont les cloches. Elles sont descendues des hautes tours pour tuer les Russes.—Dieu est avec nous."

Puis elle écouta de nouveau.

" Qu'est-il arrivé, ma fille ? Point de chant, pas une voix dans l'église ! Que fait notre prêtre ? —Il est soldat.—Prions Dieu pour lui, mon enfant. Assez longtemps il le pria pour nous. C'est lui qui a bénit ton mariage, ma fille. Oh ! je m'en souviens. Tu étais belle, je t'avais parée moi-même. Ah ! les cloches résonnaient joyeusement dans l'air ; alors, devant Fauteuil, à genoux, tu promettais fidélité à ton Suwloiska.

J'ai tenu parole, reprit la jeune femme en rougissant de bonheur.

La vieille mère pressa dans sa main, la main de sa fille.

Mais tout-à-coup sa figure prit un aspect étrange. Sa voix éclata :

Ou est ton anneau de mariage ? —Je l'ai donné, dit-elle, en baissant la tête.

Suwloiska, Dieu réservait cette dernière peine à mes vieux jours ! —O ma fille qui a pu te faire oublier à ce point tes devoirs d'épouse ! Cet anneau, gage d'alliance éternelle entre Suwloiska et moi, qu'en as-tu fait ? —A qui l'as-tu donné ?

—A la Pologne ! —Et elle releva fièrement la tête. Nos maris sont soldats, nos prêtres sont soldats ; avec nos cloches on a fait des canons. Nos colliers, nos boucles d'oreille, nos bijoux ont été changés contre des fusils. Nous, femmes, nous n'avions plus rien à donner, et cependant la Pologne manque de poudre. Eh bien ! nous sommes six mille déjà qui avons fait à la patrie le sacrifice du seul bien qui nous reste, de tout ce qu'une femme peut avoir de plus précieux au monde, nos anneaux de mariage. Nous les avons donnés pour acheter de la poudre."

La vieille mère laissa tomber de ses doigts amaigris l'alliance d'or qu'elle croyait ne quitter jamais ; et, après l'avoir baissée à plusieurs reprises, elle essuya ses yeux, et dit : " Suwloiska, prend cet anneau ; qu'il soit vendu avec le tien. Va, ma fille, et dis notre victoire ; car le pays où les femmes vendent leurs anneaux de mariage pour acheter de la poudre est un pays libre ! Perissent les Russes ! Maintenant, Suwloiska, ouvre toutes les fenêtres, je veux mourir au bruit du canon.

Extraits des Paroles d'un Croyant.

Par l'abbé de La Mennais.

LA LIBERTE.

Vous avez besoin de beaucoup de patience et d'un courage qui ne se lasse point, car vous ne vaincerez pas en un jour.

La liberté est le pain que les peuples doivent gagner à la sueur de leur front.

Plusieurs commencent avec ardeur, et puis ils se reboutent, ayant d'être arrivés au temps de la moisson.

Ils ressemblent aux hommes mous et lâches qui, ne pouvant supporter le travail d'arracher de leurs champs les mauvaises herbes à mesure qu'elles croissent, sement et ne recueillent point, parce qu'ils ont laissé écouler la bonne semence.

Je vous le dis, il y a une grande famine dans ce pays-là.

Ils ressemblent encore aux hommes insensés qui, ayant élevé jusqu'au toit une maison pour s'y loger, négligent de la couvrir, parce que qu'ils craignent un peu de fatigue de plus.

Les vents et les pluies viennent, et la maison s'écroule, et ceux qui l'avaient bâtie sont tout à coup ensevelis sous ses ruines.

Quand même vos espérances au contraire ont trompé non-seulement sept fois, mais septante fois sept fois, ne perdez jamais l'espérance.

Lorsqu'on a foi en elle, la cause juste triomphe toujours, et celui-là se sauve qui persévere jusqu'à la fin.

Ne dites pas : C'est souffrir beaucoup pour des biens qui ne viendront que tard.

Si ces biens viennent tard, si vous n'en jouissez que peu de temps, ou que même il ne vous soit pas donné d'en jouir du tout, vos enfants en jouiront, et les enfants de vos enfants.

Ils n'auront que ce que vous leur laissez ; voyez donc si vous voulez leur laisser des fers et des verges, et la faim pour héritage.

Celui qui se demande ce que vaut la justice, profane en son cœur la justice ; et celui qui suppose ce que coûte la liberté renonce en son cœur à la liberté.

La liberté et la justice vous pèseront dans la même balance, ou vous les aurez pesées. Apprenez donc à en connaître le prix.

Il y a des peuples qui ne l'ont point connu, et jamais misère n'égalera leur misère.

Sil est sur la terre quelque chose de grand, c'est la résolution ferme d'un peuple qui marche sous l'œil de Dieu, sans se lasser un moment, à la conquête des droits qu'il tient de lui ; qui ne compte ni ses blessures, ni ses trésors, ni les jours sans repos, ni les nuits sans sommeil, et qui se dit :

Qu'est-ce que cela ? La justice et la liberté sont dignes de bien d'autres travaux.

Il pourra éprouver des infortunes, des revers, des trahisons, être vendu par quelques Judas. Que rien ne le déourage.

Car, je vous le dis en vérité, quand il descendrait comme le Christ dans le tombeau, comme le Christ il en sortirait vainqueur de la mort, et du prince de ce monde, et des ministres du prince de ce monde.

AGRICULTURE.

L'agriculture est le premier comme le plus noble et le plus utile des arts.

Un Bas-Canada, entre l'imperfection du gouvernement, les envahies que rencon-

trent les habitants d'origine française à se procurer une propriété, et les institutions vicieuses rendent stationnaire la culture des terres, cette source interisable de la production des moissons, et de la multiplication des hommes.

La terre est une bonne mère qui récompense d'autant plus ses enfants de leurs labours qu'ils la soignent davantage. Il est à désirer que, dans le Bas-Canada le système de culture soit en rapport à l'excellence naturelle du sol et à la bonté du climat, alors les richesses de l'agriculture formeraient une source abondante et inépuisable.

En appliquant au Canada les améliorations introduites aux États-Unis et en Europe, dont nous entretiendrons quelques-uns de nos lecteurs, dans la culture et dans les instruments aratoires, les terres seront susceptibles de donner des récoltes de 20 à 25 pour un.

Au Canada les charmes sont généralement defectueuses et mal employées.

Les sillons ne sont pas assez profonds, le manque de bons engrangis, et plus encore le manque d'emploi qu'en fait, en ne distinguant pas les qualités des terrains, l'absence acquiert de l'énergie. Des lois sages, un ordre admirable, l'égalité conservée parmi les hommes par l'attention qu'on a donnée à l'ordre et aux lois de la nature, une excellente police, le commerce en vigueur, les industries et les arts cultives, font des Américains une puissante nation, une nation heureuse.

Tels sont les fruits délicieux que recueillent les États-Unis de la forme du Gouvernement dont ils jouissent ! Tel est l'aspect qu'offre un gouvernement qui n'ayant pour base que la raison, la justice et les droits naturels, par sa marche majestueuse et rapide, étonne l'univers.

Au Canada, au contraire, le Gouvernement anglais n'a rien fait, ni même essayé de faire pour l'encouragement de l'éducation et de l'industrie. Des ressources amples et variées y sont négligées, etc. ns son avantage et cruelle politique, ce gouvernement injuste et monstrueux s'est fait un peu barbare d'entraver les facultés industrielles et laborieuses des Canadiens.

Nous donnons ici une idée de la liberalité du Gouvernement anglais envers le Canada, par l'extrait officiel des instructions secrètes, données par la cour de St. James au général Sir George Murray, premier gouverneur du Canada, en date du 15 décembre 1763. De semblables instructions furent ensuite expédiées au Gén. Guy Carleton, le 6 janvier 1775, et successivement à tous les gouverneurs du Canada :—

" 42.—Vous ferez tous vos efforts pour avancer notre commerce dans la province, sous votre administration, &c. Et c'est notre volonté et plaisir exprès que vous ne donnez sous aucun prétexte que ce soit, à peine d'encourir notre plus grand déplaisir, votre assentiment à aucune loi pour établir des manufactures, pour aucun négoce qui puisse nuire ou porter préjudice à ce royaume ; et que vous fassiez tous vos efforts pour détourner, décontenancer et restreindre toute tentative qui sera faite pour éléver de telles manufactures ou établir de tels négoce en Canada."

Outre ces charges, le seigneur a encore le droit de retrait, ou privilège de préemption, d'après la plus haute enchère, dans l'espace de 40 jours ; il peut faire couper et prendre, sans indemnité, les bois de construction et les pierres à chaux dans l'enclavement de sa seigneurie, pour son usage et pour l'utilité publique ; il peut s'emparer des terrains à sa commodité pour la construction de moulins, il peut exiger des corvées ; il perce enfin une dñe de tout le poisson pris dans les pêcheries qui sont dans l'enclavement de sa seigneurie, une dñe sur la chasse, etc. etc.

D'un autre côté le malheureux agriculteur doit payer à son curé le 26e de tout le grain que produisent ses terres ; et il est encore sujet à des taxes occasionnelles pour la bâisse ou la répartition des Eglises, des Presbytères ou d'autres travaux qui concernent l'Eglise.

Les droits seigneuriaux oppriment l'agriculture ; et la dñe lui est insurable en ce qu'elle frappe l'homme le plus laborieux, le plus industriel. Par la destruction des charges seigneuriales et une juste répartition des dñes, quelle énergie, quelle industrie et quelle prospérité n'en seraient pas les heureuses conséquences ! L'agriculture ne craindra plus d'être molestée ; et par ses progrès, le commerce et toutes les industries, tous les arts qu'elles acquièrent des améliorations, et l'accroissement plus rapide de la population en seraient un résultat assuré.

On le sait du Canada en 1750 pour 500,000 francs.

Mais on le connaît de 1810, quand il fut à 100,000 francs, et de 1820, lorsque il fut à 150,000 francs.

Le prix de l'avoine est de 84 pour l'an passé, payables à la fin de l'année ; de 82 25c pour un semestre payables en octobre, on en a 82 50c à l'expiration des six mois.

Une autre description sera reçue pour moins d'un semestre.

Les autres denrées sont au prix des directions établies pour la vente dans les deux langues, aux taux ordinaires, jusqu'à ce qu'elles soient vendues.

On traite de pré-avis pour les années d'une certaine échéance et qui devront être payées plus de six mois.

Toutes les communications en lettres, devront nous être adressées à FRANCIS DE PORT, à BURLINGTON, Vépres de la Frontière du Bas-Canada.

ON POURRA S'ABONNER aux différents Bureaux de Poste, et

Pourquoi cette prospérité aux États-Unis, et le spectacle d'apathie industrielle, et de pauvreté dans la province du Bas-Canada ? C'est que, dans un pays libre,

la Liberté, au milieu des forêts, trace d'une main ferme, un profond sillon, où le soc passera ; et la sagesse lui promet que dans cette contrée un jour s'éleveront des moissons abondantes, des troupeaux domestiques, à la place des bêtes féroces, et des générations humaines qui l'invoquent dans leurs prières et la béniront dans leurs chœurs.

— 3 août 1839.—

ANNONCES.

PENSION FRANÇAISE,
AU ROCHER DE CANCALE,
287, Broadway, et 55, Reade Street.

Madame BROYER, dont l'établissement est situé dans le plus beau quartier de New York, possède encore des chambres garnies pour plusieurs locataires. Son restaurant, tenu à la française, permet à ses pensionnaires de prendre leurs repas à l'heure qui leur convient. On porte à dîner en ville dans les maisons bourgeoises.

— 3 août 1839.—

LAFAYETTE HOUSE,

Broadway, dans le bâtiment neuf situé vis-à-vis
la fin du Chemin de Fer,

À SARATOGA-SPRINGS.

J. H. RICARD, RESTAURATEUR FRANÇAIS,
A l'honneur de prévenir le public qu'il vient d'embellir et agrandir sa maison, où l'on trouvera constamment une table servie à la française et des appartemens commodes et bien tenus. Il prévient en outre les personnes qui désiraient prendre pension, qu'il réside à Saratoga-Springs toute l'année.

— 3 août 1839.—

LYMAN CUMMINGS,</